

Antoine Verstraet

Henri Cachia

Jouer à La Borde. Théâtre en psychiatrie
Saint-Georges-d'Oléron, Les Éditions libertaires,
2015

Formé au Théâtre populaire des Flandres, Henri Cachia est le cofondateur du Théâtre de la Chandelle, dont il assure aussi la direction administrative de 1981 à 1988, avant de devenir indépendant. Il a passé plusieurs semaines dans la célèbre clinique de La Borde à Cour-Cheverny, dans le Loir-et-Cher et y a mené un atelier-théâtre avec les patients de la clinique afin de les aider à remonter sur la scène de la vie. Tous ensemble, ils ont donc préparé le fameux spectacle du 15 août.

Créée en 1953 par le docteur Jean Oury, la clinique de La Borde est un château entouré de pavillons et d'un grand parc. Jean Oury était psychiatre et psychanalyste. Il fut également membre de l'École Freudienne de Paris et mena son analyse avec Jacques Lacan. Ami du philosophe Félix Guattari, qui prend la direction administrative de la clinique La Borde dès 1957, du peintre Jean Dubuffet, de l'écrivain Antonin Artaud, lui-même habitué des asiles, ou du cinéaste Jean Renoir, Jean Oury a attiré à La Borde un public de marginaux et d'opposants à « *l'hôpital répressif* », adhérant au courant émergent de l'antipsychiatrie. Félix

Guattari et son comparse Gilles Deleuze, les auteurs de *l'Anti-Œdipe*, en sont.

C'est donc à La Borde que Jean Oury s'est installé afin de mettre en pratique les principes de la psychothérapie institutionnelle. Mais cette pratique n'est pas née à La Borde : elle vit le jour à Saint-Alban, en Lozère, à la sortie de la Deuxième Guerre mondiale. À cette époque, plusieurs jeunes psychiatres lancèrent le mouvement de la psychothérapie institutionnelle afin de bouleverser la considération et l'approche de la folie. À Saint-Alban, Jean Oury, alors jeune interne de psychiatrie, fit la rencontre du psychiatre catalan François Tosquelles, qui avait fui l'Espagne franquiste. Les deux jeunes psychiatres pensaient qu'il était essentiel de soigner l'institution, malade de ses enjeux de pouvoirs, avant de prétendre soigner correctement les patients, de nouer avec eux une relation qui permette de mener un travail psychothérapeutique efficient. Une analyse institutionnelle permanente, conjointe au travail thérapeutique, était donc nécessaire. Depuis 1953, cette politique de remise en question permanente qui permet de ne pas figer les rapports entre soignants et soignés est appliquée à La Borde. Ainsi, soignants et patients se réunissent en commissions pour prendre en charge l'ensemble des questions matérielles concernant le lieu de soin. Ce partage des tâches a un impact thérapeutique et responsabilise les malades afin de les aider à reconstruire leur monde et à s'aménager une place dans la vie sociale.

De plus, les pensionnaires de La Borde circulent librement dans l'enceinte de la clinique et à l'extérieur de celle-ci, sans que l'on puisse toujours les distinguer des soignants car ces derniers ne portent pas de blouses. La clinique est également attachée à rester ouverte sur l'extérieur, sur son environnement. Les échanges et les rencontres sont ainsi favorisés, et l'ambiance à La Borde en est d'autant plus enrichie.

Tous les soignants sont tenus à la polyvalence, en passant dans tous les services. Ils

bénéficient d'une formation « sur le tas » et ils sont initiés à la connaissance des maladies mentales et à l'« attitude thérapeutique » qui en découle.

C'est donc au sein de cet univers que nous plonge Henri Cachia. L'auteur nous permet de palper l'ambiance qui règne à La Borde. Cette ambiance, créée par Jean Oury et son équipe, est la condition d'accueil des personnes à la dérive.

Au long de ce livre, l'auteur va nous présenter tous les lieux de vie de La Borde, en passant de la caisse de solidarité, qui prête de l'argent, au grand salon qui est dominé par une grande cheminée, ou encore par la chapelle, la « pluche », la halte-garderie, et les séminaires de Jean Oury, tenus chaque samedi à 18 h 30. L'un d'entre eux est particulièrement important : il s'agit du club. Un club des patients a en effet été créé : tout ce qui se vit à La Borde, en dehors des soins et des rendez-vous avec les psychiatres, passe par ce club. Au sein de celui-ci, n'importe quels idées ou projets peuvent y être exposés. Son organisation est confiée aux patients, et quelques soignants leur apportent leur aide. Doté d'un local et d'assemblées générales, il gère les activités, les sorties, les voyages, les aides financières, les ateliers d'expression, le standard mais aussi le parc automobile de l'établissement, dans une autonomie de fait par rapport à l'administration de la clinique. Avec, à chaque fois, une même exigence : l'affectation de chacun à une tâche particulière doit être négociée par la parole.

C'est le film de Nicolas Philibert *La Moindre des choses* (1996) qui a été, selon l'auteur lui-même, le déclencheur du projet d'atelier-théâtre. C'est grâce à ce film que les préjugés d'Henri Cachia ont été ébranlés : les fous savent tenir des propos cohérents, ils ne passent pas leur temps à hurler ou à proférer des insanités. Ils ne s'agressent pas mutuellement et ils ne sont pas enfermés à triple tour dans des cellules.

Ces préjugés écartés, Henri Cachia a eu le désir de découvrir par lui-même La Borde et d'y mener un atelier-théâtre avec, pour objectif, de présenter un spectacle, intitulé *Qui va là-bas*, le 15 août 2007. Henri Cachia nous relate ses étonnantes rencontres avec les patients-comédiens, de la distribution des rôles au travail de mise en scène, des premières répétitions à la veille du spectacle. Cette aventure n'est pas sans nous rappeler celle de Fernand Deligny. En 1965, Jean Oury invite l'instituteur, admirateur et praticien des méthodes pédagogiques conçues par Célestin Freinet, à la clinique de La Borde. Il accepte mais reste en marge des groupes et des analyses. Deligny écrit des scénarios qui donnent lieu à des improvisations et à des jeux avec les patients ; il crée un ciné-club et projette des films militants dans les cafés du Loir-et-Cher. On lui délègue les patients les plus « incurables », les plus agités. Ces rencontres l'encourageront à s'interroger sur le langage et influenceront grandement son œuvre.

À travers le parcours d'Henri Cachia, nous ressentons toute la tendresse que l'auteur a pour ces malades qu'il a côtoyés pendant plusieurs semaines. Son désir de transmettre et de découvrir une nouvelle facette de son métier de comédien est également très sensible. Il nous rappelle que La Borde est un lieu hautement créatif et que si les sujets psychotiques se situent hors discours, ils ne sont pas pour autant hors langage.